

CIGAZINE

20 DÉCEMBRE 1934

— NOËL —

TOUS LES JEUDIS

1 fr.

24 PAGES



KATE DE NAGY, la grande vedette U. F. A.
dans PRINCESSE TURANDOT.

8772

LA POTINIÈRE...

FAITES COMME JE DIS...

Il vient d'en arriver une bien bonne à Marcel Pagnol. L'auteur de *Marius*, farouche défenseur du théâtre filmé et, partant de la transcription littérale de la pièce de théâtre ou du roman à l'écran, vient, à son tour, c'est cocasse, de se voir accusé de « tripatoillage » par un auteur dont il vient de porter l'œuvre à l'écran...

Eh oui, de Manosque-les-Plateaux, le doux et tendre Giono proteste. Il n'est pas du tout content, Giono, oh ! mais là, pas du tout, que le limpide et chantant Un de Baumugnes ait donné naissance à cette tranche de vie qui s'appelle Angèle. Il n'est pas content, surtout, qu'on lui ait « tripatoillé » son œuvre, au point de faire d'une figure secondaire (Angèle), un personnage de tout premier plan, écrasant, par son importance, tous les autres... tandis que son gars de Baumugnes se voit relégué à la cinquième ou sixième place dans le film...

Que le temps est loin où Pagnol, adaptant une pièce pour l'écran, écrivait, à la femme de l'auteur disparu, pour l'assurer de son hommage et lui faire savoir qu'il ne se reconnaissait pas le droit de changer, ne fût-ce qu'une virgule, au texte célèbre...

ESPRIT HOLLYWOODIEN...

Actuellement, à Hollywood, après avoir été aux « histoires Mae West », la mode est aux « histoires W. C. Fields ».

Voici la dernière. Fields avait été copieusement « rasé » par un cabotin, désireux de « faire » du cinéma.

— Je suis resté quarante semaines à Broadway, crut bon d'ajouter l'homme, afin d'influencer favorablement son interlocuteur.

— C'est-à-dire, répartit celui-ci, au comble de l'énerverment, que vous avez joué durant quarante semaines devant un public de sourds et d'aveugles ; mais au bout de ces quarante semaines est entré dans la salle un spectateur qui n'avait qu'un œil, et qui n'était qu'à moitié sourd...

Cela n'empêche pas, d'ailleurs, les « histoires Mae West » d'avoir encore leur petit succès. Témoin celle-ci, de la plus fraîche actualité :

Mae West, se promenant sur Hollywood-Boulevard, rencontre l'Homme invisible (pas le signataire de ces lignes, le vrai : celui du film)

— Hello ! boy, commence-t-elle, quand me ferez-vous le plaisir de venir dîner à la maison ? Sans façon, seul à seule...

— Mais... demain si vous le voulez bien, répond galamment l'Homme invisible.

Effectivement, le lendemain le dîner a lieu. Cela se passait exactement il y a neuf mois.

Aujourd'hui, Mae West se promène toujours sur Hollywood-Boulevard ; mais elle n'est plus seule...

Une voiture d'enfant l'accompagne, vide — en apparence...

... ET HUMOUR ANGLAIS

Si l'on en croit tel producteur qui revient d'Angleterre, le travail dans les studios d'outre-Manche n'est pas des moins agréables...

On arrive sur le set à onze heures. À midi, collation. L'après-midi, lui, ne s'écoule pas sans le traditionnel five o'clock tea. On papote, on reçoit les journalistes : on jase sur MacDonalld ou Merle Oberon... Puis tout doucement on reprend le travail jusqu'à sept heures, heure à laquelle on va enfiler l'habit ou le smoking pour le dîner... Ainsi la journée se passe...

C'est ainsi qu'un journaliste s'étant rendu dans un studio proche de Londres, pour interviewer certaine vedette, au cours des prises de vues, se vit recommander par le réalisateur, auquel il avait demandé de lui accorder quelques instants.

— Soit, mais pas plus de trois quarts d'heure !...

Authentique.

A LA MANIÈRE DE...

Un groupe de cinéastes s'entretient des récents incidents judiciaires qui, dernièrement défrayèrent la chronique.

— L'histoire Bonny ? dit l'un, un film en trois épisodes. 1° Bonny « retrouve » les chèques ; 2° ce faisant il touche la forte somme ; 3° six mois plus tard, on découvre le pot aux roses.

— Oui, je vois, fait un second : du beau... du bon... du bonny...

PRISUNIC

Trêve de plaisanterie. Il paraît que nous avons tout lieu de nous réjouir ! Le cinéma français est enfin protégé, comme il se doit : nous allons avoir « un grand prix du cinéma français » dont le besoin se faisait particulièrement sentir.

Le jury va se réunir avant peu et... Qu'est-ce que vous dites ? Vous voudriez connaître la composition dudit jury ?

Eh bien ! voilà : on y trouve des membres de la Chambre et du Sénat, l'Académie française est également représentée, et puis l'évêché, la finance, l'Exposition de 1937, la Préfecture de police, l'économie politique, et même les monuments historiques.

Mais le cinéma, dites-vous ? Ah ! ça, vous en demandez trop. Que ces messieurs se réunissent pour décerner, entre la poire et le fromage, « un grand prix du cinéma français » au Tampon du Capiston ou à la Margoton du Bataillon est déjà bien beau. Pourquoi diable voulez-vous qu'un membre du jury connaisse quelque chose à quoi que ce soit de l'art cinématographique ?

AU FILM DES JOURS

Ketti Gallian, « la super-star » découverte par les yankees à la terrasse du Fouquet's, est, paraît-il, loin d'être satisfaite de son premier film américain.

Marie-Réalante

On a beaucoup remarqué que, dans Sidonie Panache (film), l'héroïne est beaucoup moins spirituelle que dans la pièce du même nom.

Sidonie Ganache

Les actualités nous ont copieusement abreuvé la semaine passée du fameux mariage royal gréco-anglais.

La princesse Marida, en quelque sorte.

On va tourner en parlant les Mystères de Paris, d'Eugène Sue. Chouette, alors !

Cette grande maison de production franco-allemande attend les résultats du plébiscite sarrois avant d'entreprendre un nouveau film.

Mieux vaut Sarre que jamais.
L'HOMME INVISIBLE



Noël, c'est la fête universelle, pour les pauvres et pour les riches, pour les croyants et pour les athées. C'est la fête de la joie et de l'allégresse, c'est l'émerveillement universel. Ce jour-là, dans chaque demeure, tous les yeux sont levés vers une même étoile, toutes les voix chantent un hymne de gloire ; tous, petits et grands, communient dans une émotion semblable, soulevés d'une semblable joie, d'un semblable espoir...

Après quinze jours d'un silence que nous avons mis largement à profit, nous vous offrons aujourd'hui la surprise d'un numéro transformé, objet de tous nos soins, de toute notre sollicitude... Ce sera, si vous le voulez bien, notre cadeau de Noël. Puisse cette formule vous plaire et combler tous vos vœux en cet heureux jour...

Secrétaire générale : Yvonne IBELS

CINÉ-MAGAZINE

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRÉ TINGHANI

ABONNEMENTS
Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois

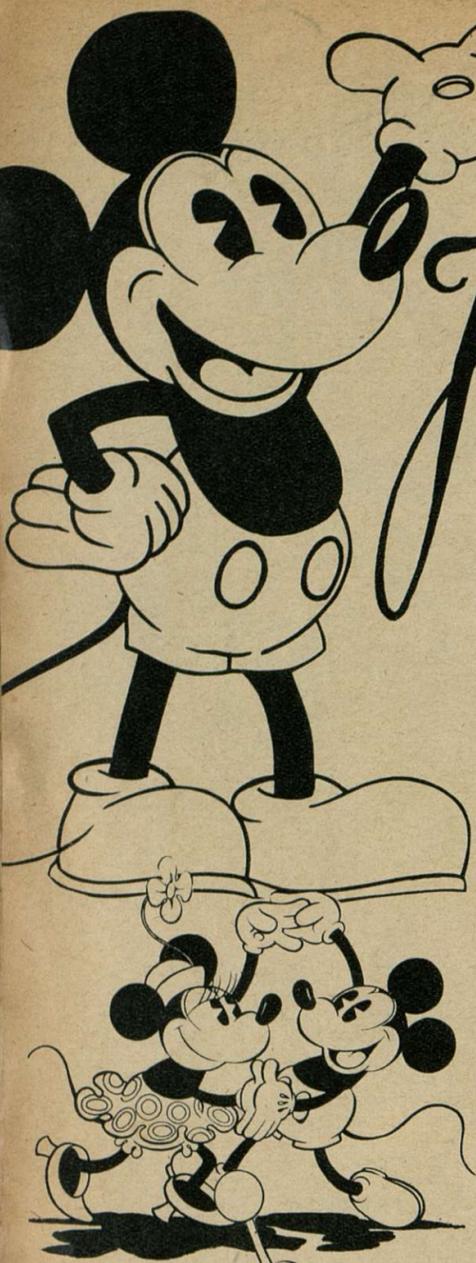
FRANCE ET COLONIES : Un an, 45 fr. — Six mois : 24 fr. — Trois mois : 12 fr. 50.
ÉTRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) : Un an, 65 fr. — Six mois, 34 fr. — (pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 80 fr. — Six mois, 42 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureau : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87.

Fondateur : JEAN PASCAL

Régie exclusive de la publicité commerciale : MENTOR PUBLICITÉ, 147, av. Victor-Hugo, Paris-16^e — Téléph. : Passy 89-80.

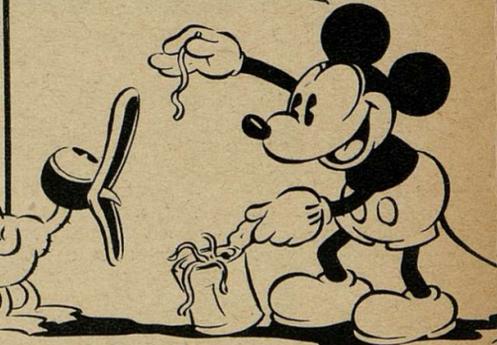
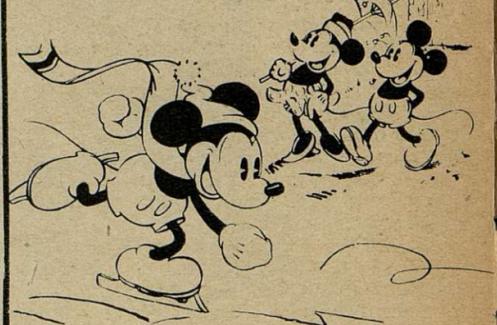
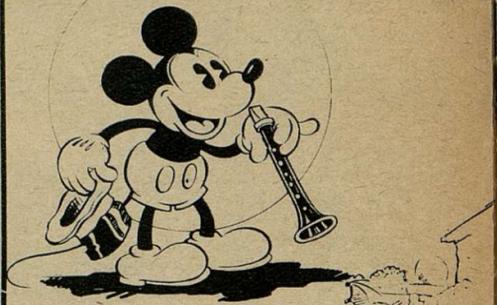


Mickey est devenu un personnage. Il compte désormais autant que nos plus grandes vedettes. Mickey entrera dans l'histoire, puis dans la légende à côté du grand Charlot.

L'Amérique a conçu pour ce minuscule héros une véritable passion. Il connaît, là-bas, une place prépondérante, comme un personnage de marque. Tout le monde éprouve pour lui admiration et estime.

Il est le plus indiscret des amis et aussi le plus nécessaire. Ne s'est-il pas avisé de grimper en haut du manche des brosse à dents ? Son visage épanoui rit sur le dessus des pantoufles enfantines, et la fourrure des petits chaussons feutrés lui fait une confortable auréole. Il danse sur les timbales de collège, fanfaronne sur des gants de boxe, siffle d'admiration sur une toupie ronflante. Il s'étale sur les pectoraux d'un garçonnet, car on l'a brodé en noir sur la laine blanche d'un pull-over. Il éternue sur des mouchoirs, pédale sur une bicyclette, joue du violoncelle sur un poste de T. S. F. et du trombone sur le couvercle d'un phonographe.

Les petits et les grands enfants de France croient connaître Mickey. Vous voyez bien que non ! Lorsque, chez nous, Mickey aura envahi la nursery et l'école, il se déclarera enfin satisfait. Jusqu'ici ses fantaisies et sa mimique, ses sourires satisfaits et attendris étaient réservés à l'écran. Mickey veut davantage encore. Il demande à entrer chez vous, à devenir l'ami quotidien de vos petits. Comme c'est bientôt Noël, que peu de petits enfants de France fêteront Noël sous son signe, à tous ceux qui l'ignorent et se passeront de lui, Mickey-Mouse se fait une joie de souhaiter un joyeux Noël.



LE GRAVE VISAGE DE L'ENFANCE "SANS FAMILLE"



La jeunesse prend lentement l'habitude de la vie. Qui saurait le lui reprocher ? Parfois, je me prends à regretter l'époque — la belle époque! — des contes de fées, des légendes et des croque-mitaines...

Alors, les aventures charmant et enchanté, alors, l'irréel l'emporte sur l'ennui qui attend les petits d'hommes dès les bancs du collège...

Hector Malot, en écrivant Sans Famille, n'imaginait certes pas qu'il était en train, ainsi, de gagner cinq lignes dans le Larousse et un souvenir impérissable dans le cœur des milliers d'enfants qui, aidés d'illustrations charmantes, vivraient l'odyssée de Rémi...

Enfants! les hommes les plus sages le demeurent ; et le goût des images n'appartient pas exclusivement à telle époque d'une vie. Lorsqu'il fut décidé de porter à l'écran le souvenir de notre adolescence, il n'y eut personne pour s'écrier :

— Marc Allegret va faire quelque chose d'enfantin, du « cinéma de famille ».

Mais, au contraire, on s'écria : — Enfin ! Sans Famille ! Bientôt, mille réminiscences charmantes nous assailliront!... Et, en effet, jamais, plus qu'aujourd'hui, l'enfance a été aussi peu ensoleillée... Pour ceux qui ont lu Sans Famille pendant la guerre, ce sera un plaisir de retrouver ce compagnon de peine qui les consolait à force d'être plus malheureux qu'eux-mêmes...

Pour les autres — ceux de la crise — qui ne connaîtront jamais que des visages moroses et dont les rides barreront le front avant trente ans. Sans Famille, par sa sensibilité, son optimisme rigoureux, sa confiance de fond, sera une manière de réconfort.

Mais oui, Sans Famille, avant les Trois Mousquetaires, les Misérables et les bouquins de Georges Simenon, constitue le véritable classique indispensable d'un stade de la culture. Il n'est personne qui ne puisse pas se laisser émouvoir par toutes les petites trouvailles, tellement « à la portée de tous » du romancier...

Trois attitudes et expressions de Robert Lynen, le petit Rémy de Sans Famille, le film de Marc Allegret. (Photos Braunberger.)

Tout à coup, on découvre que le soleil et la joie ne sont pas seuls maîtres du monde, qu'il y a mille ressorts invisibles derrière le carton pâte de la mappemonde du collège, que Guignol ne vit que grâce à des fils invisibles.

Tout est bien qui finit bien... Mais n'allons point reprocher à Sans Famille d'être par trop conformiste. Sans doute, Guignol l'est-il moins, qui rosse le commissaire et se moque pas mal des robes rouges! Mais on voit Guignol à six ans. On a plus de dix ans quand on lit Sans Famille. A cette époque, bon gré, mal gré, il faut commencer à admettre que la vie n'est pas faite pour être guidée, mais supportée.

Et c'est pourquoi, dans sa candeur, sa fraîcheur, parfois même sa naïveté, Sans Famille demeure une bonne action. S'il est vrai que voilà un mélodrame en puissance, Margot et M. Dupont y trouveront plus d'une satisfaction. Toto aussi.

Alors, vive le mélodrame où Toto a pleuré!

MAX LABICHE.





me », créature laide et déshéritée qui avait pris le monde en haine nous parut fâcheusement déplacée dans ce mélodrame. Le charme lumineux de son visage sauvait la seconde partie du film, si non du médiocre, au moins du désastre. Réduite dans cette bande comme dans l'autre à manifester tour à tour l'acrimonie puis la douceur, et à paraître sous deux aspects absolument opposés, on conçoit qu'elle ne sortait pas grandie de l'aventure. Il fallait en incriminer les cinéastes trop habiles qui s'étaient uniquement efforcés de faire rendre à son visa-

sa vie tout entière, sa vie de jeune femme fortunée puisqu'elle épouse par la suite l'homme qu'elle aime, puis sa vieillesse seront gâtées par cette absence et par ce regret qui aura toute la lourdeur du remords. Elle mourra en appelant cette fille qu'elle eût souhaité avoir, cette Jeanne qu'elle a imaginée et dont se sont bercés ses rêves stériles.

Rien de plus simple que ce sujet ; et aussi rien de plus cruel, et par instants, de plus terrible. Après l'avoir vu interprété par Gaby Morlay, on se demande si la question angoissante que le film

pose, ainsi que le livre, pouvait être suggérée d'une façon plus intense et plus déchirante. Cette femme, que nous voyons d'abord si jeune, si merveilleusement jeune, insouciant et joyeuse, puis tenaillée par l'angoisse et la souffrance, et plus tard infiniment douloureuse jusqu'à ses derniers moments solitaires, nous semble si proche de nous, si vivante, si réelle que ses sentiments deviennent présents en nous. Le beau visage pur et fin de Gaby Morlay, quand il se voile de mélancolie ou de tristesse, quand il s'anime à la pensée de l'odieux souvenir, quand il s'apaise enfin dans une sorte de calme désespéré, est bouleversant par l'espèce de rayonnement dont il s'entoure — une clarté intérieure, étrange lumière qui n'est que rarement accordée, illumine les traits crispés ou détendus de l'artiste. Elle ne cesse de donner l'impression de la vie même, mais cette vie, pourtant banale et quotidienne, elle la pare d'un reflet indéfinissable qui lui confère une

sorte de beauté idéale : son amour et sa joie de femme aimée, son anxiété, son désarroi et le déchirement secret qu'elle garde à travers toute sa vie, elle les transpose dans un monde plus pur et plus mystérieux que celui où nous vivons.

C'est ce caractère intime de la personnalité et du jeu de Gaby Morlay, ce sentiment qu'elle nous donne de voir une âme souffrir et se contracter qui en font une des plus magnifiques interprètes du cinéma qui, plus encore que le théâtre, réclame cette vibration. Si, parmi les quelques très grandes artistes que compte le cinéma français, il fallait désigner l'interprète dont le nom évoque celui de la sensibilité la plus frémissante, de celle qui contient non seulement la tendresse et la pitié, mais aussi la souffrance qu'on sait taire et cacher, nulle, je crois, ne mériterait mieux cet éloge que l'admirable Gaby Morlay.

HENRI AGEL.

L'Emouvant profil

DE

GABY MORLAY

En France, comme ailleurs, la rançon habituelle de la gloire est de devenir vedette : dès ce moment, l'artifice et même le mensonge entrent en jeu ; la simplicité, la spontanéité du début sont remplacées par des expressions sophistiquées et du maniérisme. On a vu Joan Crawford subir cette tentation puis se reprendre et redevenir naturelle ; mais Marlène Dietrich, parmi d'autres, reste victime de son succès et demeure une « star » à tout jamais. Chez nous, bien des artistes ont adopté aussi le genre « vedette » et perdu leur accent chaleureux du début. Nous avons cependant la grande joie de constater que la plus grande de nos artistes, la plus humaine et la plus émouvante peut-être de toutes, a échappé au danger coutumier et a su demeurer merveilleusement elle-même : Gaby Morlay, plus que jamais, se révèle comme la plus pure lumière de l'écran français et, en dépit de sa réserve et de son effacement voulu, comme celle qui brille du plus vif éclat.

Elle n'a pas toujours eu les rôles qu'elle méritait. Parmi les productions où elle a tourné au cours de ces dernières années, la sensibilité facile des unes ou le manque de vraisemblance des autres donnaient à l'interprète une tâche assez ingrate. Il est certain, par exemple, que *le Maître de Forges*, tiré de Georges Ohnet, ou *Il était une fois*, adapté de la pièce de Francis de Croisset, n'étaient guère faits pour mettre en valeur les dons de l'artiste. Sans même insister sur

le caractère désuet de l'intrigue du *Maître de Forges* qui oppose une jeune et fière aristocrate à un généreux plébéien, le caractère déplaisant et artificiel du personnage était, à lui seul, un handicap certain. L'attitude sèche et dédaigneuse de la jeune fille, ses moues et ses mépris, la hauteur que lui inspirait l'orgueil de sa caste : autant de choses fort peu intéressantes et dignes d'être mises en scène, autant de choses qui, en tout cas, ne nous touchaient plus. Il fallait, pour Gaby Morlay, se rendre d'abord antipathique, puis par un revirement assez brusque, changer de ton et se concilier la sympathie des spectateurs. Ce n'est pas peu de chose que d'avoir sauvé ce rôle du ridicule et conservé à l'ensemble un ton de justesse et de vérité que le roman n'avait certes pas.

Dans le même ordre d'idées, *Il était une fois* représente une erreur analogue. Il fallait encore paraître, au début, sous un jour des plus déplaisants et ensuite se transformer jusqu'à devenir un ange de douceur et de bonté. On a souligné, en son temps, l'in vraisemblance de cette pièce : Gaby Morlay, « méchante fem-

ge un maximum d'intensité dans l'expression de sentiments différents. Le talent de l'interprète se dépensait en ces contrastes, alors qu'on eût dû faire valoir dans des nuances la diversité de son jeu.

C'est Henri Duvernois, un de nos auteurs les plus lucides et les plus poignants, qui est venu offrir à ce beau talent mal employé une occasion de se manifester à nouveau dans toute son ampleur. *Jeanne*, une des meilleures pièces de cet écrivain, a fourni à M. Georges Marret un film sobre et juste où l'héroïne, que nous voyons à trois moments différents de son existence, est si douloureusement véridique et si émouvante que nous nous sentons intimement émus par son destin. Jeune modiste, amoureuse du fils de sa patronne, enfant gâté et, de plus, poète, elle devient sa maîtresse et doit un jour lui avouer qu'elle va avoir un enfant. Son amant, dont le manque de caractère confine à la veulerie, lui ordonne d'effacer toute trace de cet « accident » ; elle s'y résigne, mais la chose se passe de telle sorte qu'elle ne pourra plus jamais avoir d'enfant. Et



Deux attitudes de Gaby Morlay dans son dernier film *Le Bonheur*, réalisé par Marcel L'Herbier, d'après la pièce d'Henry Bernstein. La sensible comédienne a pour partenaire Charles Boyer, dont c'est également le dernier film avant son départ pour Hollywood (Photos Pathe-Natan).

On solde... On solde...

Nous avons reçu la lettre suivante que, dans un but de haute philanthropie qui n'échappera certainement pas à nos lecteurs, nous avons tenu à rendre publique, ainsi que la liste qui y était jointe. (N. D. L. R.)

Monsieur le directeur,

Vous le savez sans doute mieux que personne: la crise, la hideuse crise, exerce ses ravages dans le cinéma encore plus qu'ailleurs. Ici et là le travail est paralysé. On chôme... On chôme et, par conséquent, rien d'étonnant à ce qu'on soit sur la paille...

Aussi, ai-je pensé à venir en aide aux éprouvés du sort que compte notre corporation. Non pas aux petits, aux sans-grade, qui n'ont aucun frais de représentation, mais à nos malheureuses vedettes, à nos réalisateurs indigents, contraints d'accepter, pour vivre, de tourner un film pour la bagatelle de 200 ou 300.000 pauvres francs !

Dans ce but, j'ai ouvert à Paris, dans le quadrilatère compris entre la rue Saint-Lazare et le boulevard de Port-Royal, la rue Michel-Ange et le faubourg Saint-Antoine, un magasin d'antiquités destiné à remplacer, pour les artistes dans une gêne momentanée, l'affreux Mont-de-piété de jadis. Ainsi ai-je pensé devenir la « Tante » de nombreux cinéastes. Ce n'était pas difficile, hélas !

Vous trouverez ci-jointe une liste complète desdits objets. Puis-je vous demander de bien vouloir la faire connaître à vos lecteurs, susceptibles de devenir mes acheteurs éventuels ? En même temps que vous accomplirez une bonne action, vous me ferez faire de « ponnes bitites affaires ».

Veuillez agréer, etc.

Abraham-Jacob Salomon LEVY.
Antiquaire.

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

BIBLIOGRAPHIE :

— Répertoire complet des vaudevilles joués au cours de ces deux derniers siècles tant en France qu'à l'étranger. Avec la date de la création et le genre : à qui-proquo ; militaire ; à tiroirs, etc. Indispensable à toute personne se destinant à la production cinématographique.

— L'A. B. C. du cinéma, ouvrage technique de vulgarisation. Convient à tout auteur dramatique désireux de consacrer ses nombreux loisirs à la critique cinématographique.

— Pièce de collection. Un ouvrage d'une haute tenue morale : *Respect des engagements pris*. Relié veau, pleine peau.

N. B. — Nous prévenons honnêtement notre aimable clientèle que cet ouvrage n'a plus cours dans le commerce.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE :

— Piston. Modèle interdit dans l'armée. Toujours autorisé dans la corporation. Donne rarement de bonnes notes.

— Un lot de différents « pianos » ayant été vendus par artistes au cours de prises de vues de films. Touches inégales... et sur lesquelles il convient de glisser...

AMEUBLEMENT :

— Pour cause de santé. Vente d'un très beau mobilier d'homme d'affaires. Imposant bureau de 6 m. 75 de long sur 4 m. 20 de large. Fauteuil culbutant. Parfait état de neuf, a servi trois semaines, peut-être moins.

— Un lot d'étiquettes indéchirables : « Le caissier est en vacances ». Usage d'une durée absolument indéterminée. Craint l'humidité.

ARTICLES DE SPORT :

— Tandem type « Rosaire ». Quoique ayant beaucoup servi, parfait état de conservation. Cadre légèrement fêlé. Selles interchangeables.

ARTICLES DE MÉNAGE :

— Paire de pincettes. Indispensables pour toucher certains films en état de décomposition avancée. Plusieurs modèles en magasin : or, argent, platine et plomb.

— Pelle, type *Petit Roi*. Durée illimitée.

— Trousse complète comprenant pomade, brosse à reluire, gilet rayé, ainsi qu'un lot d'enveloppes. Stock s'épuisant très vite : se hâter.



ART ANCIEN :

— Statuette articulée. Époque indéterminée. Provient vraisemblablement de fouilles historiques. Relève la tête, étend le bras et prononce une phrase cabalistique : « L'ai-je bien descendu ? » Objet de haute antiquité.

ARTICLES DIVERS :

— Dernière nouveauté. Élastique ayant appartenu à un comique. Pour tenir porte-monnaie. Un système ingénieux, permet de faire revenir ledit porte-monnaie dans la poche de son propriétaire dès que celui-ci esquisse le geste de l'ouvrir. A toujours donné satisfaction à son ancien possesseur.

— Tout un lot de sifflets à roulettes, ayant été trouvés le vendredi soir dans un cinéma d'exclusivité des Champs-Élysées. Plusieurs modulateurs suivant le genre du film projeté : drame de l'amour et l'amitié, farce satirique, opérette filmée, etc.

HABILLEMENT :

— Un lot de combinaisons. Modèle « cinématographie ». Objet d'une durée très limitée. Avec reprises.

— « Maria » — cape de laine. Couleur chocolat. Longue ment inusitée. Bâille par endroit. Sans reprises possibles.

— Robe tricolore ayant été portée par vedette française lors de son débarquement à New-York. Légèrement fripée (la robe, pas la vedette).

— Garniture de plumes de paon ayant servi à réalisateur pour faire la roue. Craint la chaleur et l'humidité.

— Veste — en mouton — ayant été retournée. D'un côté, joli motif brodé à la main : *Mélodie du monde* ; de l'autre. *Congrès national-socialiste de Nuremberg*. A vendre au plus offrant.

MÉDECINE :

— Trousse de chirurgie ayant servi à mutiler de nombreux films russes. Ne craint pas l'oxydation ; particulièrement les ciseaux, maintes fois utilisés.

ALIMENTATION :

— Un lot de canards. De l'espèce « chefs-d'œuvre » modèle courant, particulièrement prolifique. Il convient de leur couper les ailes.

— Une botte de navets. Récolte 1934. Première taille. Peut s'accommoder à la sauce Vilette, sauce Joinville, sauce Billancourt, etc.

ARMES :

— Un lot de lances ayant été rompues entre auteurs dramatiques et producteurs de films, la plupart de ces armes portent la trace d'inscriptions vengeresses qu'on semble avoir essayé d'effacer depuis. En effet, il n'en reste rien ou presque.

ETC., ETC.



Le Maroc, terre de légende, avait déjà servi de cadre à de nombreux films. Partant avec Itto, c'est la première fois que les appareils de prises de vues et de sons franchissant la Méditerranée, osèrent pousser jusqu'au cœur même de l'Empire chrétien...

Benolt Lévy et Marie Epstein qui réalisèrent le film, Simone Berriau, Hubert Prérier, Camille Bert, Rolland Caillaux, Simone Bourday, Pauline Carton et Sylvette Fillacier qui, entre autres, l'interprétèrent au milieu d'une innombrable population indigène, peuvent être fiers : ce qu'aucun écrit n'avait jamais pu rendre, la splendeur d'un pays d'une prodigieuse diversité, la féerie d'une terre généreuse et sauvage à la fois, l'ardeur d'un peuple qui n'a rien perdu de son ancestrale impétuosité, le pittoresque des coutumes et des mœurs berbères saisies sur le vif, l'émotion, qui se dégage du heurt des hommes venus pour apporter la civilisation et de ceux qui luttent farouchement pour leur indépendance : tout cela Itto pour nous, l'évoque et le rend palpable sous nos yeux...

Itto, ou la chanson de gestes du Maroc d'aujourd'hui...

DE LA CHANSON DES RUES



AU JEU DE BONNETEAU

Dix-neuf heures. Le bar du Fouquet's.

De jolies femmes, des sportsmen élégants. Une foule turbulente se presse autour des petites tables. Les conversations s'échangent, les derniers potins s'entre-croisent. On raconte la dernière aventure survenue à telle vedette de l'actualité, on donne un coup de griffe et l'on rit, tandis que les fumées des blondes cigarettées montent, lentement, vers le plafond.

Accoudées au bar, se trouvent réunies plusieurs personnalités cinématographiques. Je reconnais parmi elles Albert Préjean qui a conservé la bonne humeur et l'espièglerie qu'il a dans la plupart de ses films, Henri Decoin, Raymond Cordy et le compositeur Georges Van Parys. Il y a aussi Georges Carpentier, un constructeur d'autos, le propriétaire d'une écurie de courses, un banquier qui n'a pas encore été inquiété par une commission d'enquête et quelques jolies Parisiennes qui ont quitté, pour quelques instants, leur table voisine. Tous les visages reflètent une franche gaieté.

M'approchant de Préjean, je lui demande :

— Hé ! Albert, que se passe-t-il donc ? Quelle dernière histoire marseillaise viens-tu encore de raconter ?

C'est Raymond Cordy qui me répond :

— Tu n'y es pas, mon vieux. Les histoires marseillaises, c'est vieux jeu. Maintenant, Albert est prestidigitateur. Il vient, à notre stupéfaction générale, de subtiliser la montre de Decoin et nous l'avons retrouvée dans la poche du barman.

rité, j'ai été trouver un prestidigitateur et je lui ai demandé de me donner des leçons. Cela n'a pas été sans mal au début. Il faut une grande souplesse dans les doigts, une dextérité pour changer les cartes. Après plusieurs essais, j'ai chipé le truc et, lorsque, au studio, Kurt Bernardt m'a expliqué ma première scène, je l'ai complètement méduisé en faisant disparaître en un tournemain le verre bleu qu'il portait autour du cou et qui lui servait à régler les éclairages.

— Je vois. Les prises de vues de *l'Or dans la Rue* n'ont pas dû engendrer la mélancolie.

— En effet. Et le travail s'en est trouvé mieux. C'était un film gai. Alors, tu comprends... Quelle équipe nous étions ! Outre mon vieil ami Henri Decoin, auteur des dialogues, et Raymond Cordy, ici présents, il y avait Danièle Darrieux et Larquey. La première apportait sa jeunesse et sa fraîcheur, le second sa drôlerie et son humour habituels.

Albert Préjean s'arrête un court instant, j'en profite pour lui demander :

— Et ce bonneteur, que devient-il ?

— Je vois. Tu veux que je te raconte le scénario de *l'Or dans la Rue*. Je me garderai bien de le faire. Toutefois, je te dirai que, par la suite, il fait la connaissance d'un brave homme de chimiste qui cherche à fabriquer de l'or synthétique. Grâce à un tour de passe-passe du camelot, ce pauvre Larquey croit qu'il est arrivé au résultat désiré. Un banquier, que personifie Jean Worms, comman-

OU L'ART ET LA MANIÈRE DE RAMASSER "L'OR DANS LA RUE"

Surpris, je regarde le nouvel émule de Robert Houdin.

— Depuis quand, ces nouvelles excentricités ?

Préjean sourit et réplique :

— Depuis que j'ai tourné *l'Or dans la Rue*. Approche-toi, prends un « glass » et laisse-moi t'expliquer.

« Dans le film que je viens de tourner sous la direction de Kurt Bernardt, j'incarne un joyeux garçon, un camelot à la parole facile et à l'esprit libre de scrupules. Bluffeur incorrigible, il prend un malin plaisir à se jouer de ses auditeurs et à leur subtiliser, par de savants tours de cartes, leur argent.

« Alors, tu comprends, pour pouvoir camper mon personnage avec plus de vé-

dite une société chargée d'exploiter la découverte. Une nouvelle expérience doit avoir lieu. Le jeune garçon tente de renouveler sa supercherie, mais le chimiste et le financier surprennent son geste. Il doit, de ce fait, partir pour l'Amérique où il trouvera, certainement, une meilleure utilisation de ses talents de bluffeur. Mais je m'aperçois que je t'ai presque entièrement dévoilé le sujet de *l'Or dans la Rue*.

— Non. Tu ne m'as pas dit ce que devenait Danièle Darrieux. Car tu dois l'aimer, dès votre première rencontre. Je parie un whisky qu'elle t'accompagnera en U. S. A.

— Vas voir le film et tu sauras si tu as gagné. Mais puisque je te vois pren-

dre des notes, laisse-moi te dire quelques mots sur Kurt Bernardt. J'ai été très content de tourner sous sa direction. Tu n'ignores pas qu'il a dirigé Marlène Diétrich dans *la Femme que l'on désire*, leur premier film à tous deux. Après, Kurt Bernardt a mis en scène *La Dernière Compagnie*, avec Conrad Veidt, la version allemande de *l'Homme qui assassina* et *Tunnel*, trois films essentiellement dramatiques d'atmosphère. En réalisant *l'Or dans la Rue*, il a donc abordé un genre tout à fait nouveau pour lui : le film gai, optimiste, joyeux, celui qu'il faut à l'heure présente, celui que le public réclame. Kurt Bernardt a, dans cet essai, pleinement réussi. Sa réalisation est une succession de tableaux rapides se déroulant sur un rythme agréable et que soutient une musique charmante de Georges Van Parys, ici présent, et de Paul Dessau.

— Bien entendu, puisqu'il y a de la musique, tu chantes !



— Dame, un camelot qui « n'en pousse pas une », n'est pas un vrai camelot. Tu te souviens de *Sous les toits de Paris*. Dans mon dernier film, Danièle Darrieux et moi avons, chacun, une chanson et demie.

— Une chanson et demie ?

— Oui. Je m'explique. Nous en chantons chacun une séparément et une autre ensemble. Tu as saisi ?

Albert Préjean, après un second silence, poursuit :

— *l'Or dans la Rue* est mon troi-

sième film avec Danièle Darrieux. J'en suis très heureux. Alors que, généralement, lors du premier tour de manivelle, on se trouve devant un partenaire que quelquefois vous n'avez jamais vu auparavant, je me suis retrouvé, pour la seconde fois, devant un camarade dont je connaissais les possibilités et qui n'ignorait rien des miennes. Cela fut, pour nous, un très gros avantage dont bénéficièrent nos interprétations et, par conséquent, le film.

Dans *l'Or dans la Rue*, outre Danièle Darrieux, Raymond Cordy, Larquey et Jean Worms et moi-même déjà cités, il y a Wanda Gréville, Alice Tissot, Pierre Finaly et Lucien Callamad qui, apportant chacun leur note personnelle, complètent avantageusement une distribution qui, je crois, est parfaitement homogène.

Se tournant vers le barman, Albert Préjean commande une nouvelle tournée. Mon interview est terminée, je range précieusement mon bloc, et vide mon verre.

Au moment de prendre congé de la joyeuse compagnie, Raymond Cordy réprimant difficilement un sourire me lance : — Hé ! mon vieux, qu'avez-vous fait de votre stylo ?

Je cherche, en vain, dans mes poches. Mes amis s'esclaffent.

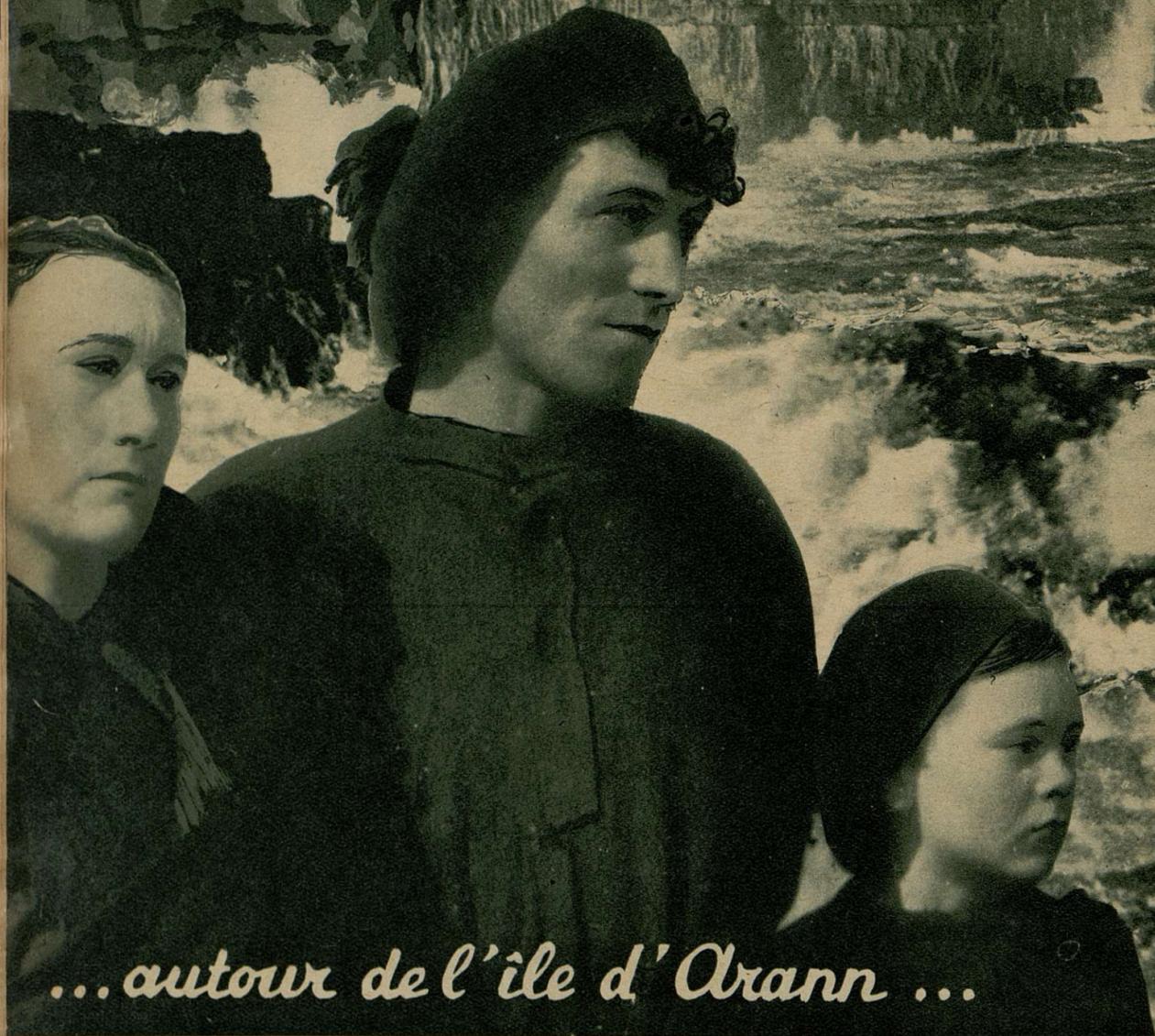
C'est encore ce diable d'Albert Préjean qui vient de réussir un nouveau tour de prestidigitation. Vous verrez : sa nouvelle manie finira par lui jouer un mauvais tour. Un jour, vous lirez dans les journaux que notre sympathique ami est devenu kleptomane...

GEORGE FRONVAL.

Albert Préjean, tel qu'il paraîtra, sous plusieurs aspects, dans *l'Or dans la Rue*, le film de Kurt Bernardt qui passera prochainement dans une salle d'exclusivité des Champs-Élysées.



Remous



... autour de l'île d'Arann ...

D'un séjour de plusieurs mois qu'il fit dans l'île d'Arann, Robert Flaherty, le prestigieux réalisateur de tant d'admirables documentaires, a rapporté un film de toute beauté que le cinéma des Champs-Élysées projette avec un vif et légitime succès. (Production Gaumont-British-Gainsborough. Édition A. C. E.)

C'est la vie journalière des habitants de l'île d'Arann, rocher battu par les flots furieux, qui nous est montrée. Vie rude, faite de lutte constante contre un océan déchaîné, contre la nature entière. La terre végétale elle-même manque. Il faut la créer en couvrant les rochers d'une couche de varech et de débris d'animaux. C'est sur ce mince humus que poussent les pauvres récoltes. L'huile qui les éclaire durant de longues soirées d'hiver, ils la tirent du requin qu'ils vont chasser au large... sport dangereux, s'il en fut.

Et pourtant ils sourient, ils connaissent la joie de vivre sans rêver d'une autre existence que celle qui commence par le berceau dans l'île d'Arann pour se terminer par un tombeau dans l'île d'Arann.



C'est un sujet hardi, mais traité avec beaucoup de tact que celui de Remous (Édit. A. C. E.), le très beau film réalisé par Edmond T. Gréville d'après un scénario de Peggy Thompson.

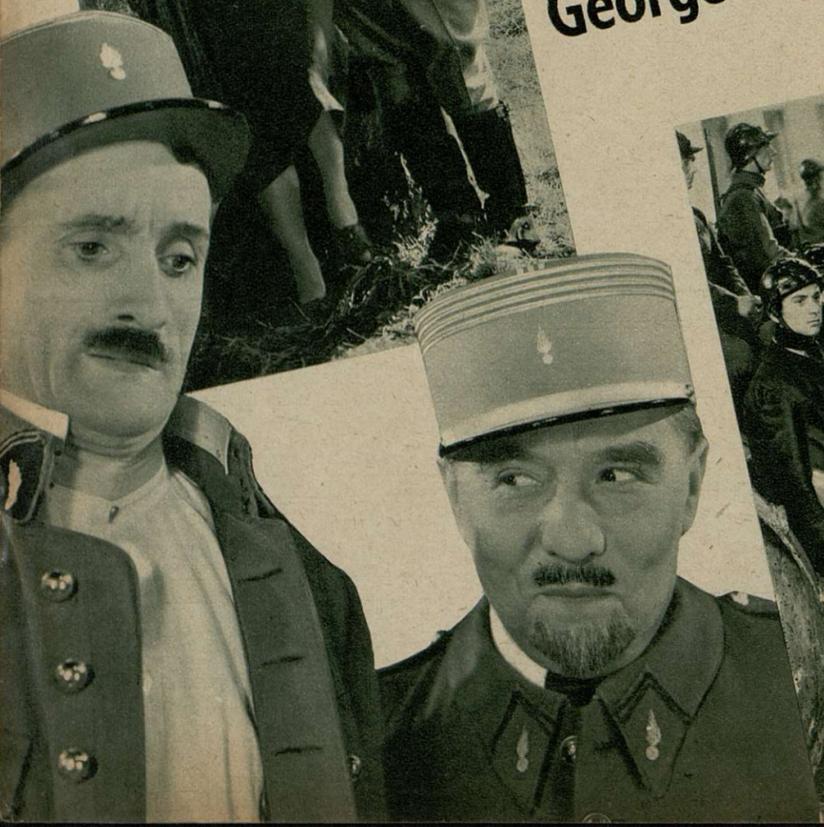
Le cas qui y est étudié est celui d'une jeune femme, Jeanne, dont le mari, victime d'un accident d'auto quelques jours après son mariage, reste paralysé des membres inférieurs. Pendant de longs mois, Jeanne lutte contre ses sens. Elle aime toujours son mari, malgré son infirmité, et l'idée de le tromper lui est odieuse... Mais pourra-t-elle résister longtemps aux lois de la nature... et aux sollicitations d'un jeune et vigoureux sportif?...

Il fallait beaucoup de doigté pour aborder pareil sujet, et aussi d'excellents interprètes. Jeanne Boitel qui incarne Jeanne, Jean Galland qui est son mari, Maurice Maillot, le jeune sportif, Françoise Rosay, Diana Sari, Robert Arnoux, Lyne Clevers, Jean Kolb sont parfaits sans aucune restriction.

Un film de jeune, un film courageux, un film à voir.

... dans l'âme
d'une femme...

**"famille nombreuse"
à la caserne**



OU
LE PROCHAIN FILM
DE
Georges Milton



**EXTRAIT DU RAPPORT
DE L'ADJUDANT-CHEF SANDRI**

« ... Subséquemment que m'étant présenté ce matin au réveil à la chambre 74, bâtiment E. 1. 1 du casernement, j'ai découvert, couchés dans le troisième lit de la rangée à gauche, le sieur Follenfant et ses quatre enfants, étendus comme qui dirait côte à côte.

« J'en ai déduit qu'il ne peut s'agir que d'un loustic, une forte tête inapte aux règlements et à la discipline faisant la force principale des armées. En foi de quoi, après avoir interpellé l'homme sur ses nom, prénoms et qualités, j'ai rédigé le présent rapport afin que le capitaine de la compagnie, dûment prévenu, prenne les mesures qui s'imposent en pareil cas... »

La suite ? Vous la connaîtrez en allant voir le dernier film de Georges Milton, d'où ce court fragment est extrait. Rarement, on en conviendra, point de départ fut plus original et plus réjouissant. Quoi d'étonnant à ce qu'il marque le début d'une cascade de « gags » tous plus réussis les uns que les autres.

Il est juste de dire qu'il a trouvé en Georges Milton (dans un double rôle), Jeanne Boitel, Jane Borelly, André Dubosc, Le Vigan, Ginvel, Le Gallo, Rivers Cadet, Scott, Bervil et Vilbert, des interprètes qui semblent s'amuser, tous, les premiers à vivre cette joyeuse farce conçue sous le signe de la jeunesse et de la bonne humeur.

(Production André Hugon et Gaumont-Franco-Film-Aubert.)

avec
FRANÇOISE ROSAY
retour
de Stockholm



Le salon était plein de l'odeur puissante des roses, comme il est écrit quelque part dans Oscar Wilde.

— Et elles viennent de Suède, interrompt Françoise Rosay qui a surpris la direction de mon regard.

J'oubliais : Françoise Rosay revient de Stockholm où, en compagnie de Jacques Feyder, sur la demande des cinéastes suédois, elle était allée là-bas présenter *le Grand Jeu* et *Pension Mimosas*, dont c'était ainsi la première mondiale puisque, hélas ! infiniment moins favorisés que les Suédois nous devons attendre jusqu'au 15 janvier avant de connaître la dernière œuvre de Feyder dont on dit merveille...

Celle qui sera demain une propriétaire de pension, pleine d'allant et de pittoresque, d'humanité frémissante, est encore toute remuée de l'hospitalité chaleureuse qu'elle et son mari reçurent là-bas.

— Quels êtres exquis, dit-elle, en parlant de ceux dont elle fut l'hôtesse. Ils ne savent que faire pour se rendre aimables, et quel amour du cinéma est le leur !

Ce que n'ajoute pas Françoise Rosay, toutefois, c'est l'accueil délirant — le qualificatif n'est pas trop fort — que *le Grand Jeu* et *Pension Mimosas* reçurent là-bas. La presse, d'ordinaire assez modérée, ne cacha pas son enthousiasme et pour le réalisateur et pour sa principale interprète. Essaie-t-on de lui en parler :

— Oui... Les Suédois ont un faible pour le film français, ajoute-t-elle modestement.

Pour le film français en général, peut-être, mais pour les deux œuvres de Feyder sûrement. Il n'est besoin que de jeter un coup d'œil sur divers journaux de Stockholm pour s'en convaincre... Ce ne sont qu'articles dithyrambiques en première page et photos grandes comme cela... L'héroïne nationale de la Suède, elle-même, je veux parler de Greta Garbo, en est reléguée à la quatrième page des quotidiens... où la vérité m'oblige à dire qu'elle fait grise mine.

— Si mes préférences vont à mon dernier rôle plutôt qu'à celui du *Grand Jeu*, mon Dieu ! vous avouerez-je que les deux

personnages m'apparaissent tellement dissemblables qu'un pareil choix me paraît difficile.

« Mon rôle dans *Pension Mimosas*, s'il est plus long, est également plus complexe... moins pittoresque peut-être, il n'en comporte que plus de difficultés... »

— C'est exact. J'y apparais sous deux aspects. Tout d'abord en directrice de pension, fantasque et insouciant, même si la clientèle de petits joueurs à martingale ne paie pas régulièrement son dû ; ensuite, dix ans plus tard, plus soignée de ma personne, plus calme aussi, présentant déjà les malheurs qui vont fondre sur ma tête... Car je dois vous dire que Jacques (Jacques c'est Feyder) ne m'épargne pas les désastres, au cinéma s'entend. Croirez-vous qu'il va jusqu'à faire cambrioler mon secrétaire ? Et par qui, je vous le donne en mille, par mon fils d'adoption ! Naturellement, à la vue du jeune vaurien effectuant tranquillement son larcin mon sang ne fait qu'un tour, et...

« Mais... il me semble que je vous raconte le scénario de *Pension Mimosas* », fait soudain Françoise Rosay comme rappelée à la réalité.

— Puis-je au moins savoir comment tout cela se termine ?

— Jamais de la vie, voyons ! A quoi, je vous le demande, servirait-il d'écrire un scénario, si chacun, avant la projection du film, devait en connaître le dénouement.

— Mais encore...
— Eh bien ! voilà : jeune encore, j'ai recueilli le fils d'un de mes pensionnaires qui a failli à l'honneur. Je l'ai choyé, dorloté, il était mon fils. Il a eu la rougeole... les oreillons... j'ai passé des nuits pour lui. Un jour, ce devait être un jour de joie, puisque c'était le jour de sa première communion, son père est venu le réclamer... Il est parti sans un regret... Comme c'est ingrat les enfants...

« Dix ans plus tard, je le retrouve...
« Et voilà », conclut brusquement la sensible et maternelle héroïne de *Pension Mimosas*...

Allons je vois que je ne connaîtrai décidément la fin du scénario qu'à la projection, heureusement prochaine, du film.

— Une question encore ?
— Voyons, laquelle ?...

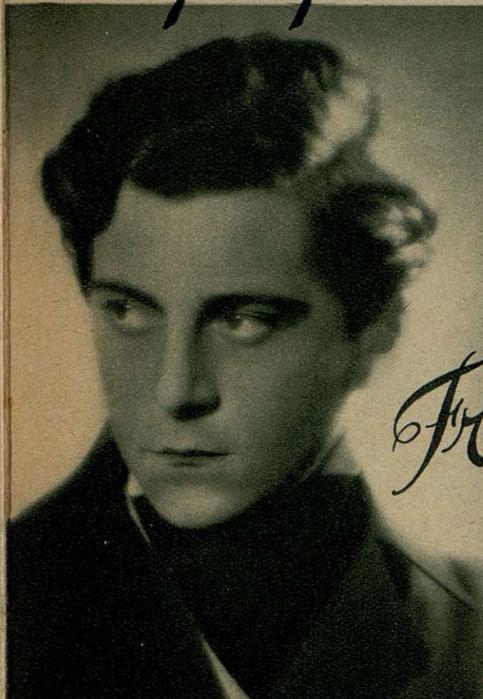
— Mon metteur en scène préféré est Jacques Feyder, répond Françoise Rosay en baissant pudiquement les yeux...

JEAN VALDOIS.



Nous verrons bientôt à l'écran un des couples les plus sympathiques que nous ait donné l'écran : Briquette Helm et Jean Murat, qui représente notre photo ci-dessus dans *Le Secret des Voronzoff*, qu'interprète également Madeleine Ozeray. Réalisation d'Arthur Robinson, production Max Pfeiffer de la U. F. A. (Édit. A. C. E.).

à propos de



Frédéric Chopin

Il y a huit ans environ Henry-Roussel entreprit, avec un immense talent et un infini respect, de ressusciter à l'écran la prestigieuse figure du Cygne Polonais. Il le fit avec un amour très près de la foi, car l'admiration que l'on éprouve pour Frédéric Chopin est presque toujours voisine de la religion.

Il fut aidé en cela par notre admirable Pierre Blanchar qui fit de Chopin une figure inoubliable. Il sut parer le pianiste-compositeur d'un romantisme si lumineux, d'une spiritualité si douloureuse qu'aux yeux du public, dans le domaine de l'art cinématographique, Pierre Blanchar, malgré tous ses autres rôles et ses nombreux succès, reste à jamais Frédéric Chopin.

Il y a un an environ, l'information cinématographique, toujours à l'affût de nouvelles sensationnelles, annonça au public la reprise de la vie de Frédéric Chopin par Pierre Blanchar. Et chacun de se réjouir. Il y eut d'abord une légère confusion. On pensa tout de suite à une réédition de *la Valse de l'adieu* en version parlante. Il n'en était rien. Pierre Blanchar pousse la conscience artistique trop loin pour refaire ce qu'il a déjà fait. Pierre Blanchar, son producteur éventuel et le scénariste, Jacques Théry, triomvirat d'un nouveau genre, se mirent d'accord pour qu'à l'écran sonore Frédéric Chopin revive la seconde partie de sa vie, la plus tourmentée, la plus poignante et la plus douloureuse, celle qu'il partagea avec George Sand — sa meilleure

amie mais aussi la pire — à l'île Majorque. Commençant à la rencontre des deux célèbres personnages, le film devait s'achever avant la mort de Frédéric Chopin.

Or, quelques mois ayant passé, on présenta un nouveau scénario à Pierre Blanchar, dont Jacques Théry n'était point l'auteur, et qui différait entièrement de celui primitivement proposé. Le producteur et son état-major, pensant à la difficulté des temps actuels, à l'état d'esprit général, songèrent que le moment était mal venu d'offrir au public une œuvre ardente, forte et douloureuse, et qu'il était beaucoup mieux de s'attacher au côté aimable d'une vie qui ne l'a jamais été. Avec beaucoup d'adresse naquit le nouveau scénario que tout le monde connaît.

Pierre Blanchar refusa un rôle fantaisiste pour lequel il ne se sentait pas de dispositions.

La Chanson de l'adieu se tourna quand même. Chacun peut déjà en avoir jugé. L'opinion de ceux qui virent l'inoubliable *Valse de l'adieu* est facile à savoir. Elle est unanime.

De tous ces différends, pénibles pour un artiste, et que le grand public a ignorés, il semble qu'on puisse tirer une conclusion optimiste.

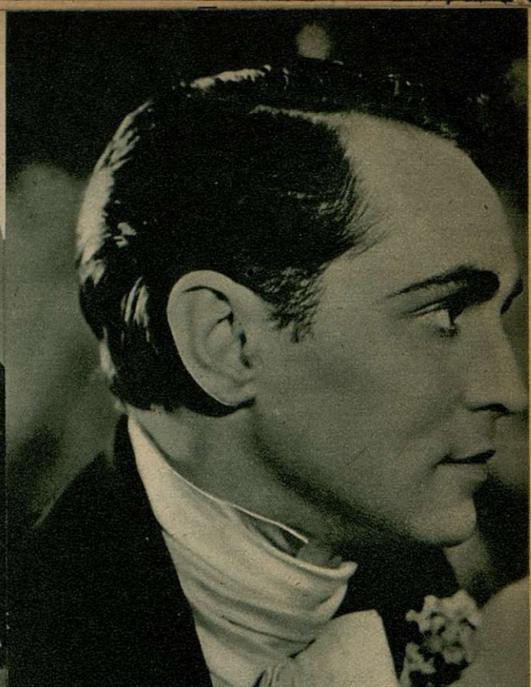
Rien, ni personne, n'empêchera Pierre Blanchar (s'il trouve un producteur intelligent) de recommencer cette célèbre *Valse de l'adieu* sous le titre qu'il avait lui-même choisi : *Chopin*, et d'en faire à nouveau une œuvre immortelle qui passera dans le répertoire classique, le jour où le cinéma voudra bien en créer un.

Si nous affirmons que la conclusion de cette pénible histoire, qui a déchiré le cœur d'un de nos meilleurs artistes, est et doit être, optimiste, ce n'est pas seulement parce que le champ de réalisation reste libre malgré tout. C'est surtout parce que, à notre époque où l'art ne compte plus guère, où tous les efforts individuels ou collectifs sont consacrés au culte du veau d'or, il y a encore, parmi les nôtres, un artiste capable de refuser un rôle pour une cause artistique qu'il a déjà défendue de toute la ferveur de son talent et de toute sa foi.

ARLETTE JAZARIN.



Ci-contre : la mort de Chopin dans *La Valse de l'adieu*, d'Henry Roussel. Au-dessus : Le Cygne Polonais tel que l'a vu Jean Servais. A côté : tel qu'il fut dans la réalité.



LE MONDE

Edition FOX FILM :

Madeleine Caroll	Mary.
Franchot Tone	Richard.
Reginald Denny	Eric.
Siegfried Rumann	Le baron von Gerhardt.

En 1825, mourait, dans sa somptueuse demeure de la Nouvelle-Orléans, Sébastien Girard, le roi du coton, connu non seulement dans les Etats-Unis, mais aussi sur les principaux marchés européens pour la prodigieuse fortune qu'il avait su acquérir par un labeur continu et une volonté tenace. Sébastien Girard avait réussi à affermir sa situation dans le vieux continent, en concluant une alliance étroite avec Warburton, un de ses parents de Londres.

Lorsque, réunis par le notaire de la famille, les héritiers eurent connaissance des termes du testament du défunt, ils jurèrent, pour se conformer aux volontés de celui-ci, de protéger ses descendants et de toujours faire prédominer ses intérêts.

Les années se succédèrent sans qu'en aucune circonstance, le serment ne fût oublié. Durant quatre générations, les Girard et les Warburton ne cessèrent d'accroître leur richesse et d'affirmer, de par le monde, leur puissance.

En 1914, la famille se réunit une fois encore, en Amérique et renouvela la solennelle promesse. Au cours de cette cérémonie, le jeune Richard Girard d'alors fit la connaissance de Mary Warburton, petite-fille de celle qui, déjà en 1825, s'éprit d'un autre Richard Girard. Les deux jeunes gens échangèrent quelques propos, puis, leur conversation se poursuivant, ne tardèrent pas à éprouver l'un pour l'autre une vive sympathie. Mais Erik von Gerhardt, le cousin allemand, venu avec son père et sa mère, le baron et la baronne von Gerhardt, était considéré par tous comme le fiancé éventuel de la jeune fille.

Au cours d'une réunion de la famille, le baron von Gerhardt annonça la pro-



EN MARCHE

Mise en scène de John Ford.

Louise Dressler	La baronne von Gerhardt.
Raoul Roulien	Henry.
Lenden Hare	Warburton.
Barry Rorton	Jack.

chaine union de son second fils Fritz, qui était officier dans la marine militaire allemande, avec une jeune Française, Jeanne Girard, la sœur d'Henri, le chef de la filiale française de la lignée des Girard.

Au mois de juillet, tous se retrouvèrent en Allemagne, à la cérémonie nuptiale. Très exalté, Erik ne cacha à personne son intention d'épouser avant peu Mary Warburton. A cette annonce Richard, déçu, prit brusquement congé de la jeune femme étonnée et partit pour Paris.

Août 1914. C'est la déclaration de guerre.

En présence des événements qui bouleversent le monde, Warburton demande à Mary de le seconder et envoie en France, à sa succursale de Lille, son assistant Manning. Celui-ci arrive, au terme de son voyage, en plein bombardement. La mort plane sur la ville, l'usine est en désarroi. Les autorités militaires, devant le critique de la situation, donnent l'ordre d'évacuation.

Henri Girard rejoint son régiment et Richard Girard s'engage dans la Légion étrangère.

Désireux de se rendre compte de la situation par lui-même, Warburton s'embarque à bord d'un transatlantique en compagnie de Girard, furieux de la décision prise par son fils Richard.

Le paquebot fait route vers les côtes françaises, lorsqu'il est aperçu par un sous-marin allemand en quête d'une proie et dont le commandant n'est autre que Fritz von Gerhardt, le mari de Jeanne. L'ordre de stopper est donné au transatlantique.

(La suite page 22.)



DU MONDE ENTIER

LA RÉOUVERTURE DE L'EMPIRE

— Vendredi dernier a eu lieu la réouverture du célèbre établissement de l'avenue de Wagram, tout flambant neuf. Une nombreuse et sélecte assistance avait répondu à l'aimable invitation qui lui avait été faite.

On remarquait d'innombrables personnalités tant mondaines, qu'artistiques et politiques.

ALLEMAGNE

— Le docteur Goebbels vient d'interdire sur tout le territoire L'Amour vainqueur et Un Roi et un Vagabond, comme « contraires aux bonnes mœurs ».

— Dans les studios de la U. F. A., Gérard Lamprecht et Raoul Ploquin achèvent Barcarolle avec Edwige Feuillère, P. Richard Willm, Gina Manès, Roger Karl



FRANCE

— La société Pathé-Nathan va prochainement porter à l'écran Les Mystères de Paris d'après Eugène Sue, dont on a encore présent à la mémoire le succès au temps du muet. C'est Félix Gandera qui mettrait le film en scène.

— Jean Renoir a terminé Toni, qu'il a entièrement réalisé aux Martigues, d'après un drame qui s'y déroula il y a quelques années. Au milieu d'interprètes régionaux, on retrouvera Delmont et Andréix, qui furent respectivement Amédée et « Le Louis » d'Angèle.

— Dès qu'il aura terminé Golgotha, Julien Duvivier s'attaquera à la Bandera, d'après Mac-Orlan, dont l'action se déroule à la Légion étrangère espagnole. Charles Spaack, qui collabora au scénario du Grand Jeu a écrit également celui de la Bandera. Jean Gabin sera le mauvais garçon et Le Vigan le policier qui le traque.

— C'est en février prochain qu'Alexandre Wolkoff entreprendra la réalisation en parlant de Kean, qui demeure un grand succès du cinéma muet.

— Jean Murat, Armand Bernard, Marguerite Moreno sont les vedettes d'Amphitryon bis que tourne Rinhold Schunzel.

AMÉRIQUE

— Ketti Gallian, de retour à Hollywood, vient de se voir attribuer un prochain film. Ce sera Thunder in the night (Tonnerre dans la nuit). Son partenaire sera Warner Baxter.

— Furieuse de voir attribuer à Norma Shearer les meilleurs scénarios, Marion Davies vient de quitter bruyamment la M. G. M. pour Warner Bros. Son premier film pour cette nouvelle société sera Marie-Antoinette.

— Quant à Norma Shearer qui, également, devait tourner une Marie-Antoinette, force lui sera d'attendre, auparavant, la venue au monde d'un second bébé.

— Dans Caprice espagnol, le prochain film de Marlène Dietrich, nous reverrons celle-ci dans un rôle de chanteuse de cabaret, un peu comparable à celui du film qui fit sa renommée : l'Ange Bleu.

— Max Dearly supervisera et interprétera un des premiers rôles de Folies Bergère, le prochain film de Maurice Chevalier.

ANGLETERRE

— Le docteur Robert Wiene est en pourparlers pour réaliser à Londres une version parlante du fameux Cabinet du docteur Caligari, dont Jean Cocrau interpréterait le rôle tenu autrefois par Conrad Veidt. Décors de Franz Masereel.

— Le premier film en couleurs de la London-Film sera Lawrance d'Arabie, qui relatera quelques-unes des aventures du célèbre capitaine.

U. R. S. S.

— On tournera à Moscou en janvier prochain Les Cloches de Bâle, d'après le livre de Louis Aragon, paru dernièrement en librairie. Jean Lods, jeune réalisateur français émigré en Russie, en sera l'animateur sous les supervisions d'Eisenstein.

— Un film russe, Tchapaïev, bat tous les records de recettes. Rien qu'à Moscou, un million cinq cent mille spectateurs l'ont vu en l'espace de quinze jours.

SUÈDE

— Durant son séjour à Stockholm où il a présenté Le Grand Jeu et Penner Mimosas, le réalisateur français Jacques Feyder a été l'objet de deux propositions émanant d'importantes firmes suédoises.

Il a réservé sa réponse jusqu'en janvier prochain.

A gauche : Une des scènes de l'Equipage dont on vient de terminer la réalisation. On reconnaît de gauche à droite : Daniel Mendaille, Jean Murat, Labry et Charles Vanel. Ci-dessous : Clive Brook et Madeleine Carroll dans Le Dictateur que le film P.-J. de Venloo présentera prochainement.



Les Films de la Semaine

...

MAN OF ARAN

Documentaire romancé de Robert Flaherty

Après plusieurs années d'un silence qui pesait lourdement sur les épaules de ceux qui n'avaient pas tout à fait oublié Nanouk et Moana, Robert Flaherty, délaissant les rives enchantées d'une Samoa de rêve, vient de composer un nouvel hymne à la nature sauvage, ingrate et brutale cette fois : Man of Aran.

Sur ces rochers désespérés d'Aran, là-bas, à l'ouest de l'Irlande, se sont accrochés de maigres villages où vivent des hommes, des femmes, des enfants... C'est leur vie rude, atroce contre l'eau que le film relate ; leur

difficulté à faire pousser dans le roc stérile le pauvre produit enfoui sous une couche de varech et de détritus d'animaux.

La dangereuse chasse au requin leur procurera l'huile extraite du foie du squal, dont ils s'éclaireront durant les interminables soirées d'hiver ; de la peau du monstre ils feront des bottes imperméables et des embarcations qu'il leur faudra disputer à la vague qui les aveugle et les suffoque...

La puissance d'envoûtement d'un tel film est si grande qu'on croit, en le voyant, n'avoir jamais connu la mer auparavant.

...

MARIA CHAPDELAINE

Interprété par Madeleine Renaud, Jean Gabin, Le Vigan, J.-P. Aumont, Suzanne Després, D. Mendaille.
Réalisation de Julien Duvivier.

En portant à l'écran l'œuvre si connue de Louis Hémon, Julien Duvivier poursuivait probablement un but identique à celui qui guida Flaherty pour Man of Aran.

D'où vient-il alors que l'un nous laisse froid tandis que l'autre nous émeut au plus profond de nous-même ?

Il n'est qu'une raison : la profonde conviction chez l'un, l'absence de toute trace de sincérité chez l'autre. Un critique, à la sortie de la représentation de Maria Chapdelaine, disait : « Jusqu'à la neige qui joue... »

Et c'est ma foi vrai. Tout cela dénote un métier certain, trop certain. S'il fallait analyser chaque image en soi on n'y trouverait sans doute rien à redire. Mais pas plus que le style est tout le livre, une succession de belles photographies sans atmosphère est tout le cinéma.

C'est dommage, car tous les interprètes, Jean Gabin et Madeleine Renaud en tête, font tout ce qu'ils peuvent pour rendre convaincante une histoire assez ténue dont la mise à l'écran ne s'imposait peut-être pas.

...

L'INTROUVABLE

Interprétation par William Powell et Myrna Loy.
Réalisation de Van Dyke.

Ah ! l'amusante réussite que celle-là ! Quelle bouffonnerie étincelante de finesse et d'esprit. On ne peut lui reprocher qu'une chose : les gens rient si fort dans la salle qu'on en perd la moitié des dialogues !

Il s'agit d'un film policier, du moins à ce qu'il paraît, car l'intrigue mystérieuse avec morts d'hommes, assassin fantôme, etc., passe au second plan pour faire place à la comédie la plus franche et la plus endiablée.

C'est William Powell qui mène le jeu. L'humeur flegmatique dont il fait preuve, l'esprit qui procède de chacun de ses gestes nuit au sérieux de l'enquête dont le résultat, dès ce moment, importe peu. Il s'agit de se laisser porter de « gag » en « gag », de trouvaille en trouvaille, jusqu'au dénouement de la plus ahurissante fantaisie...

Myrna Loy est la partenaire rêvée de Powell, et un dick écossais met à chacune de ses apparitions la salle en joie.

...

COMME LES GRANDS

Interprété par George Breakton, Lois Moran et Ralph Margen.
Réalisation de Frank Borzage.

Ce film, après une interdiction temporaire de la censure, sous prétexte d'inopportunité, vient d'être autorisé, après avoir soulevé pas mal de controverses.

Les uns, ils sont les plus nombreux, voient en effet dans l'œuvre de Borzage, inspirée de F. Molnar, une sorte d'apologie de la manière forte, de la haine et de l'héroïsme belliqueux ; d'autres, au contraire, croient à leur condamnation.

Il est bien certain que le principal grief qu'on pourrait faire à Comme les grands est son manque total de clarté et surtout son

absence de conclusion. Il ne suffit pas de montrer des gosses dressés les uns contre les autres en deux clans militarisés, qui jouent à la guerre « Comme les grands », et finissent par être responsables de la mort d'un de leurs compagnons.

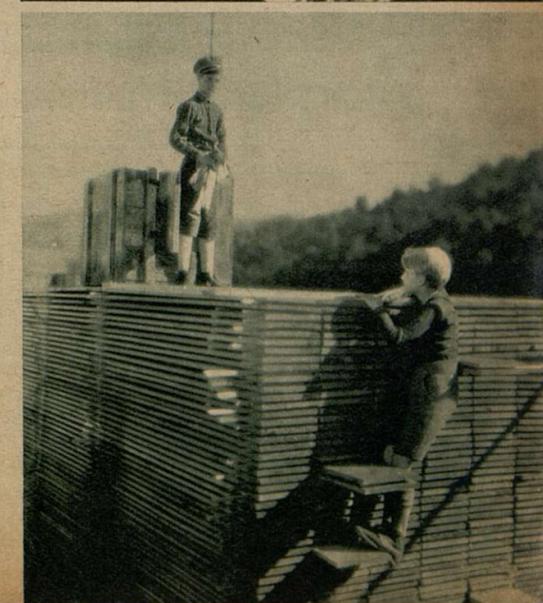
Encore aurait-il fallu dire où l'on voulait en venir ; sinon, à quoi rime cet étalage de monstruosité ?

Il importe peu après cela qu'on vienne vous dire que le film « est bien fait », n'est-ce pas ?

En vérité, il s'agit bien de perfection technique !

LE FAUTEUIL 74.

— 21 —



LE COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques.

JE T'AI DONNÉ MON AMOUR. — Merci de vos aimables réflexions sur mes compatriotes ; vous avez raison, on nous ignore trop à l'étranger et nous ne faisons rien pour lutter contre une propagande qui nous est terriblement préjudiciable. Comment faire pour avoir *Ciné Magazine* à Amsterdam ? C'est très simple : abonnez-vous, vous le recevrez régulièrement chaque semaine. L'âge exact de l'artiste qui vous intéresse est 36. Exact votre jugement sur les possibilités de cet acteur et sur les résultats obtenus. A bientôt de vos nouvelles.

MOUSMÉ. — Lilian Harvey n'est pas morte et n'a jamais été mourante. Heureusement pour elle ! Elle est en Amérique sous contrat avec la Fox. Elle vient même d'être prêtée à Columbia. Voilà qui contredit tous les canards que vous avez entendus. Soyez contente, vous reverrez encore votre vedette préférée.

A RAMON DE TOUTE SON AME. — Pour écrire à un artiste américain par notre intermédiaire, il vous suffit d'affranchir votre lettre à 1 fr. 50. Oui, c'est bien Meg Lemonnier qui chante dans *Princesse Czardas*. Un peu de patience, nous aurons bientôt l'occasion de parler de Ramon (avec un accent sur l'o) Novarro. — **FREAL CARLING.** — Voici les adresses demandées : Maurice Chevalier, Studio Paramount, Hollywood, Calif. (U.S.A.) ; Conchita Montenegro, Studios Fox, Hollywood, Calif. (U.S.A.) ; Ricardo Cortez, Studio Warner Bros, Burbank, Calif. (U.S.A.) ; Clive Brook, Studio Paramount, Hollywood, Calif. (U.S.A.) ; Norma

Shearer, Studio M. G. M., Culver City, Calif. (U.S.A.) et Garry Cooper, Studio Paramount, Hollywood, Calif. (U.S.A.).

JEAN DE LA LUNE. — La principale partenaire de Rudolph Valentino dans *Monsieur Beaucaire* était Bébé Daniels ; Noël-Noël et Betty Stokfeld ont tourné ensemble dans *Monsieur Albert*.

SERGE CARRÉ. — Vous pouvez écrire à Brigitte Helm, dont voici l'adresse : Dalkeim, Schorlemenallee, 12, Berlin et à Betty Stokfeld, qui demeure 26, rue de la Faisanderie, Paris et à Raymond Ardy qui habite au 78, rue de Fontenay, Vincennes.

MINIE AU CŒUR TRISTE. — Allons, soyez moins morose. Un peu de gaieté, que diable ! Voici les adresses demandées : Jean Servais, 36, avenue Junot, Paris ; Jean-Pierre Aumont, 195, boulevard Malesherbes, Paris ; Pierre-Richard Wilm, 86, rue Cardinet, Paris ; Jean Murat et sa femme Annabella, Parc de Montretout, à Saint-Cloud. Nous vous avons envoyé notre catalogue complet le 24 du mois dernier. A bientôt.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à la semaine prochaine une importante partie de notre courrier. Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs en leur demandant de bien vouloir patienter jusqu'à la semaine prochaine.

AS DU CINÉMA. — Nous ne donnons que les adresses des artistes de cinéma ou de ceux qui ont des rapports avec notre corporation. Vous pouvez écrire à Jean-Pierre Aumont 195, boulevard Malesherbes, Paris. J'ai communiqué votre proposition à notre rédacteur en chef qui l'étudiera.

IRIS

LE MONDE EN MARCHÉ

(suite de la page 19)

Une torpille est lancée, ouvrant dans les flancs du bâtiment une blessure mortelle. En quelques minutes, le paquebot coule et le sous-marin, satisfait, repart en quête d'une nouvelle victime. Mais repéré, à son tour, par un destroyer anglais, il est attaqué et envoyé au fond de l'Océan...

Après la mort de son père, Mary est devenue le chef de la filiale anglaise.

Quelques semaines passent. Un beau jour, au cours d'un congé de convalescence, Richard vint à Londres retrouver la jeune femme et les deux jeunes gens s'avouant leur mutuel amour décident de s'épouser. Mais, bientôt, Richard doit rejoindre son régiment. Une attaque à lieu. Richard et Henri, grièvement blessés, sont transportés, l'un, dans une ambulance française, l'autre, dans un poste de secours allemand.

Le baron von Gerhardt, ayant appris que son parent est parmi les prisonniers, obtient, à la guérison de celui-ci, que Richard vienne habiter chez lui.

11 novembre 1918. C'est l'armistice. Les armes sont déposées. Les hommes, enfin, cessent de s'entretuer. Erik revient à son foyer, Richard retrouve Mary, sa jeune épouse, et Henri prend la résolution d'entrer dans les ordres.

C'est l'après-guerre. A New-York, l'esprit d'entreprise domine tout. Les Girard poursuivent la lutte de plus belle. Richard n'a plus qu'une seule ambition : celle de contrôler le marché mondial du coton. Les affaires l'accablent le matin au soir, ne lui laissant pas le moindre instant de liberté. Il se voit obligé de délaissier quelque peu sa jeune femme.

1929. Les spéculations ont atteint leur maximum. A Wall Street règne une atmosphère de fièvre. Les cours s'écroulent brusquement. C'est la débâcle...

Vainement, Richard essaie de faire face à l'orage. Une à une, ses filiales s'écroulent et passent aux mains des banques.

Et, c'est dans la vieille demeure de la Nouvelle-Orléans, bien délabrée et bien vide, que Richard et Mary retrouvent enfin, avec la tradition de la famille, la vie modeste, tranquille et simple qui, seule, peut vous donner le bonheur le plus complet et le plus sincère.

GERMAIN FONTENELLE

VOULEZ-VOUS VISITER UN STUDIO ?

CINÉ MAGAZINE

ET LE

CLUB CINÉMATOGRAPHIQUE DE FRANCE

organisent pour leurs lecteurs et membres

Une visite dans un Studio parisien

qui aura lieu un Samedi après-midi du mois de Janvier

Le nombre des places étant limité, se faire inscrire à Ciné Magazine, 9, rue Lincoln, Paris, en joignant le Bon inclus.

Nous publierons la date exacte dans un prochain numéro.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 21 au 27 décembre 1934, sauf les samedis, dimanche et jours de fête.

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER

BON pour la
visite au Studio
N° 1

Imp. GEORGES LANG, 11 bis, rue Curial — Paris

Procédé HÉLIOS-ARCHÉREAU.

Le Gérant : COLEY.

— 22 —

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS

acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre le bon à découper et les conditions d'admission.)

PARIS

Salles acceptant les billets à tarif réduit

3^e Arrondissement : KINERAMA, 37, boulevard Saint-Martin ; PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.

5^e Arrondissement : MESANGE, 3, rue d'Arras.

6^e Arrondissement : DANTON, 99, boulevard Saint-Germain.

7^e Arrondissement : MAGIC-CITY, 180, rue de l'Université.

9^e Arrondissement : ROXY, 65 bis, rue Rochechouart.

10^e Arrondissement : PARMENTIER, 156, avenue Parmentier.

13^e Arrondissement : JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel ; PALACE D'ITALIE, 190, avenue de Choisy.

14^e Arrondissement : CINÉMA DENFERT, 24, place Denfert-Rochereau.

15^e Arrondissement : CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Emile-Zola ; VARIÉTÉS-CINÉMA, 17, rue Croix-Nivert.

16^e Arrondissement : GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.

18^e Arrondissement : ORNANO-PALACE, 34, boulevard Ornano ; STUDIO-FOURMI, 120, boulevard Rochechouart.

19^e Arrondissement : FLOREAL, 13, rue de Belleville ; SECRETAN-PALACE, 55, rue de Meaux.

20^e Arrondissement : MÉNIL-PALACE, 3, rue de Ménilmontant ; PYRÉNÉES-PALACE, 272, rue des Pyrénées.

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace

BAGNOLET. — Capitole, 3 à 7, place de la Mairie.

BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma

BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma

CHARENTON. — Eden-Cinéma

CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-Théâtre.

ENGHEN. — Enghien-Cinéma

FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.

ISSY-LES-MOULINEAUX. — Mignon-Palace.

LES LILAS. — Magic-Cinéma

MALAKOFF. — Malakoff-Palace.

MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.

PANTIN. — Pantin-Palace

RUEIL. — Cinéma-Théâtre.

SAINT-CYR. — Au Coucou

SAINT-DENIS. — Pathe

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal-Palace.

SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma

SAINT-OUEN. — Alhambra

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.

VINCENNES. — Eden. — Printania, Sonore.

Pour les soins de votre beauté

demandez conseil au plus qualifié :

Votre PHARMACIEN



Cr. T. Burnand

FORMULES DU
Dr Alfred CURIE

qui vous indiquera les seules préparations efficaces, c'est-à-dire possédant les vertus curatives sans lesquelles un produit dit de beauté ne peut que dissimuler les imperfections de votre peau au lieu de les guérir.

LA MÉTHODE

THO-RADIA

EMBELLISSANTE PARCE QUE CURATIVE

vous sera salutaire, car les substances actives contenues dans les spécialités THO-RADIA assainissent la peau et donnent au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse, en combattant toutes les flétrissures du visage : dartres, boutons, rougeurs, acné, rides. La signature du pharmacien qui prépare ces produits constitue une garantie indiscutable quant à leur innocuité et à leur efficacité.

CRÈME POUDRE SAVON

Thorium et Radium
Le pot 15 fr. Le tube 10 fr.

Thorium, Radium, Titane
Sept coloris. Labⁿ 12 f. 50

Thorium, Baume du Pérou
Le pain de 100 gr. : 3 fr.

CHEZ LES PHARMACIENS EXCLUSIVEMENT

MENTOR-PUBLICITÉ

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma
ANNECY. — Splendid-Cinéma — Palace-Cinéma
ANTIBES. — Casino d'Antibes
ARRAS. — Ciné-Palace — Kursaal
BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — Idéal-Théâtre
BAYONNE. — La Féria
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Georges
BESANÇON. — Central-Cinéma
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma — Cinema des Capucines. — Olympia

BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathe
LA BOURBOULE. — Casino Municipal
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma
BREST. — Cinéma Saint-Martin — Théâtre Omnia — Tivoli-Palace.

CADILLAC (Gironde). — Eldorado
CAEN. — Cinéma Trianon — Cinéma Eden
CAHORS. — Palais des Fêtes
CALAIS. — Théâtre des Arts
CANNES. — Cinéma Olympia — Star-Cinéma Mon-Jain — Maestric — Lido-Cinéma — Maestric — Plein Air. — Riviera

CHALONS-SUR-MARNE. — Casino
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma
CHATEAUBOUX. — Cinéma-Alhambra
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado
CLERMONT-FERRAND. — Ciné-Uergovia
DENAIN. — Cinéma Villard
DIJON. — Grande Taverne
GANCES. — Eden-Cinéma
GRASSE. — Casino Municipale de Grasse
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Sélect-Cinéma — Royal-Pathé. — Modern-Cinéma

HAUTMONT. — Kursaal-Palace — Casino-Théâtre-Cinéma
HAVRE FRILEUSE. — Royal
JOIGNY. — Artistic-Cinéma
LAON. — Kursaal-Cinéma
LA ROCHELLE. — Olympia-Cinéma
LILLE. — Caméo. — Pathe-Wazemmes — Omnia — Pathe. — Remy
LORIENT. — Sélect. — Royal. — Omnia
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolec — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina — Bellecour

MACON. — Salle Marivaux
Olympia
MONTEREAU. — Maestric (vendredi, samedi, dimanche)
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous
MONTEREAU. — Maestric (vendredi, samedi, dimanche)
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma — Cinéma Pathe. — Royal Athénée. — Le Capitole
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Ka-torza. — Royal-Ciné — Théâtre Apollo — Maestric-Cinéma

NANCY. — Olympia
NICE. — Idéal — Olympia-Cinéma — Eldorado-Cinéma
NIMES. — Eldorado
OYONNAX. — Casino-Théâtre
PÉRIGUEUX. — Cinéma-Palace
POITIERS. — Ciné Castille
PONTOISE. — Excelsior-Palace
PORTETS (Gironde). — Radium-Cinéma
REIMS. — Eden-Cinéma
ROANNE. — Salle Marivaux
ROCHEFORT. — Apollo-Palace — Alhambra-Théâtre

RUEIL. — Cinéma-Théâtre
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma
SAINT-ETIENNE. — Fémina-Cinéma — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal-Palace
SÈTE. — Trianon
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades
TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir)

TOULOUSE. — Gaumont-Palace — Trignon
TOURCOING. — Splendid
TROYES. — Royal Croncels (jeudi)
VALLAURIS. — Eden-Casino
VIENNE. — Salle Berlioz
VILLEURBANNE. — Kursaal-Cinéma
VIRE. — Sélect-Cinéma

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid — Olympia — Trianon-Palace
CASABLANCA. — Eden
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathe. — Cinéma Eden
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Citigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Maestric-Cinéma
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic-Fascati. — Cinéma-Théâtre. — Orasulul T-Severin.
CONSTANTINOPLE. — Alhambra Cine-Opera
Cinéma-Moderne
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Cameo. — Capitole — Grand Cinéma. — Cinéma de Carouge
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia
NEUFCHÂTEL. — Cinéma-Palace

CINÉMAZINE

20 DÉCEMBRE 1934

NOËL

TOUS LES JEUDIS

1 fr.

24 PAGES



PIERRE RICHARD-WILLM et NATHALIE PALEY principaux interprètes du PRINCE
JEAN l'Édit. Fox Film